

Avant-propos

Un jeune homme de quatre-vingt-huit ans s'éteint un soir de février 2001. Un jeune homme né en 1913 qui a traversé le siècle à vive allure, dans un vibrant éclat de rire. Ce jeune homme ne s'est pas contenté de vivre dans la joie et le bonheur. Non, ce jeune homme n'était pas un égoïste. Il pouvait vous emporter dans un tourbillon de gaieté et de bonne humeur deux heures durant, vous faire oublier vos tracasseries quotidiennes tout en vous élevant l'âme. Car ce jeune homme n'était pas un saltimbanque comme les autres.

C'était avant tout un poète, un troubadour qui a fait descendre la poésie dans la rue, qui l'a mise à la portée de tout un chacun. Ce jeune homme est devenu un monument de la chanson française, mais jamais il n'a été statufié, figé. Il est toujours resté en mouvement. Il nous a offert des refrains qui s'insinuent en nous encore aujourd'hui, qui restent, entêtants et légers.

Ce jeune homme a eu une vie aussi folle que ses chansons. C'est à un voyage dans l'incroyable existence de ce jeune homme que nous vous convions...

Douce enfance

La fabuleuse histoire du Fou chantant commence un dimanche du mois de mai 1913. Un horrible dimanche de pluie et de vent. Les éléments déchaînés semblent vouloir donner comme un avertissement. La tempête est là, aux portes de l'Europe. Mais personne ne semble s'en soucier vraiment. En ce 18 mai 1913, une jeune femme de vingt et un ans, Marie-Louise Causat Trenet, épouse de notaire et mère d'un petit Antoine, jolie petite famille de notables, donne naissance à son deuxième enfant, bien à l'abri dans sa jolie maison de la rue Marcorignan près de la gare de Narbonne. Le bébé est joufflu, blond, rubicond et pèse plus de quatre kilos. Autant dire que la pauvre Louise a quelque peu souffert. Mais peu importe, le bonheur d'avoir accouché d'un nouveau bébé en pleine santé lui fait instantanément oublier les quelques heures de souffrance. Le petit

bonhomme se prénommera Louis-Charles-Augustin-Claude, et ses doux yeux clairs enchantent sa maman et son entourage.

Bref, l'histoire banale d'un bébé bien portant entouré d'une famille aimante. Débuts un peu mouvementés cependant, puisque, à peine arrivé sur terre, le bébé braillard doit subir un déménagement.

En effet, la famille Trenet quitte la belle ville de Narbonne pour s'installer à Saint-Chinian, à une trentaine de kilomètres de là. C'est dans cette bourgade que le père, Lucien, a son étude de notaire. La résidence dans laquelle emménage la joyeuse petite famille est proprement immense, tout en pierre, un peu austère.

Ce sera la maison de prime enfance du futur Fou chantant et de sa famille. Il en gardera tout au long de sa vie un souvenir à la fois tendre et ému.

Sans doute plus un fantasme qu'un souvenir, ou un souvenir sensoriel, puisque Charles sera encore très petit lorsqu'il devra la quitter pour déménager à nouveau. Cependant, cette demeure portera toujours pour lui un certain mystère. Elle a quelque chose d'inquiétant. Et pourtant, c'est un foyer qui éclate de bonheur, car ses occupants mènent une vie heureuse et paisible rythmée par les chants et les rires d'enfants.

Ce lieu jouera un rôle dans l'imaginaire débridé du petit Charles. Une vaste maison à recoins, qui vous accueille avec méfiance, mais vous laisse vivre dans la joie tout en gardant ses secrets et son caractère un brin angoissant, voire diabolique.

Peut-être peut-on voir dans cet endroit la structure même des chansons que Charles Trenet écrira plus tard. Une joie décalée, parfois forcée, une profondeur aussi.

C'est donc là que Charles grandit, tranquillement, une petite enfance sans accrocs, ouatée comme un nuage. Et pourtant à l'extérieur, comme au jour de sa naissance, la tempête va bientôt faire rage.

La guerre, la grande, celle qui dévastera des territoires entiers, qui laissera des millions d'hommes sur les champs de bataille, la Première Guerre mondiale éclate un an après la naissance du petit Charles.

Encore une fois, un décalage entre la violence inouïe de cette boucherie inhumaine et la douceur de vivre dans le riant département de l'Aude. L'éclatement de la guerre ne touchera pas le petit Charles, pas plus que sa famille. Certains enfants semblent préservés de la violence par on ne sait quel ange gardien.

C'est à tout le moins ce que pense la famille en ce mois de septembre 1914. La Deuxième Guerre mondiale n'affectera pas plus un Charles Trenet devenu artiste. Mais cela, nous le verrons plus tard.

Place au bébé et à l'enfant bouclé et blond qui babille gracieusement dans les couloirs un peu froids de sa maison de famille, choyé par Jeanne, sa nourrice.

La vie semble devoir s'écouler en toute quiétude, douce et inébranlable. Malheureusement, le bonheur parfait et idéal n'a qu'un temps. Il dure ce que durent les roses. Janvier 1915, Lucien, le père de Charles et Antoine, est convié à la grande boucherie mondiale, au banquet des dupes. Il reçoit son ordre de mobilisation et doit quitter sa famille pour rejoindre le front.

C'est le drame dans la famille, d'autant qu'un malheur ne venant jamais seul, il leur faut également quitter la belle maison de Saint-Chinian pour aller se réinstaller à Narbonne en congédiant au passage la sympathique nour-

rice du petit Charles qui semble ne pouvoir se résoudre à perdre cette deuxième maman. Mais il le faudra bien. L'enfant donne de la voix, mais pas encore assez. Il est encore un bébé.

Les témoignages concordent cependant pour dire que Charles, bien qu'il n'en soit encore qu'au babillage, fait clairement comprendre à son entourage son profond désaccord avec la décision de remercier sa nourrice. Retour, donc, à Narbonne dans cette grande maison d'où l'on entend passer les trains, qui partent vers l'ailleurs et qui invitent à la rêverie. On imagine facilement le petit Charles accoudé à la fenêtre, rêveur, regardant passer dans un épais nuage de fumée les puissantes locomotives. Une maison qu'il va aimer et qui restera dans son souvenir comme « cette vieille folle pleine de courants d'air, de fantômes et d'armoires à glace mortes ». Il l'évoquera des années plus tard devant les caméras :

— La maison de Narbonne, c'est elle qui me garde. J'y vais de temps en temps, j'ai arrangé le dernier étage. Je m'y enferme. En fait, je suis toujours resté à Narbonne, partout où je vais dans le monde, j'emporte mon Narbonne avec moi. C'est ma façon de respirer, c'est pas de l'oxyde de Narbonne, c'est de l'oxygène, de l'oxygène de Narbonne que je respire. [...] Les trains passent toujours devant la porte, et la maison se tient toujours immobile derrière les trains. Ma cousine Émilie, qu'on appelait tante Émilie, connaissait les heures de la journée grâce aux trains. Elle disait : « Toulouse, midi, à table. »

La maison est celle de ses grands-parents maternels. Le grand-père, fabricant de futailles, possède un atelier à l'épaisse odeur de résine de bois. Le père de Marie-Louise, entrepreneur habile, ou du moins oppor-

tuniste avisé, décide, lorsque la guerre éclate, de se faire fabricant de tonneaux dans le but d'envoyer le vin qu'il produisait aux forces armées du pays qui avaient besoin de ce réconfort minimum.

On sait que les poilus partaient à l'assaut gorgés de vin censé leur donner du courage. Le petit Charles passe des heures au milieu de l'atelier, à contempler les ouvriers fabriquer et assembler les tonneaux. La forte odeur de bois semble l'enchanter. D'autres arômes parfument la maison et embaument l'enfance de Charles.

Ses madeleines à lui se nomment pin, naphthaline et eau de mélisse. Loin du tumulte de la guerre, le petit bonhomme circule dans cette caverne d'Ali Baba. Il ne sait pas que les circonstances sont exceptionnelles, il ne comprend rien à la guerre qui gronde au loin. Il est trop jeune, et puis, il est né dans cette ambiance.

Rien d'autre n'existe pour lui. La guerre restera sans doute une période « heureuse ». Certes, son père n'est pas présent à ses côtés, mais il a sa mère pour lui qui le cajole. Charles dira de cette maison d'enfance, à Narbonne :

— Je dis toujours de mes autres maisons qu'elles m'appartiennent, mais celle de Narbonne, c'est la seule à laquelle j'appartiens.

Le petit Charles grandit bien vite et il est temps pour lui d'entrer à l'école maternelle en cette année 1916. L'année de Verdun et de la mort qui rôde et s'abat brutalement sur les plaines glacées de la Champagne est l'année pour Charles de la découverte des mots, d'un univers nouveau et parfaitement enchanteur.

En réalité, il est encore un peu tôt pour lui. L'école ne devrait pas être à l'ordre du jour.

Mais comme son frère Antoine y est envoyé, Charles fait des pieds et des mains pour l'accompagner. Devant l'insistance de cette tête de mule miniature, sa mère cède. Charles accompagnera Antoine, pour voir. Avec un peu de chance, il s'ennuiera et ne voudra pas y retourner... Mais, contre toute attente, le tout-petit de trois ans se montre sage, discipliné et attentif autant que ses aînés. Aussi, Mme Meinrath, l'institutrice, ne voit aucun inconvenient à ce qu'il vienne profiter de ses cours. Et elle est loin d'imaginer à quel point le savoir qu'elle dispense va toucher, percuter le gamin.

L'institutrice fait normalement cours à ses élèves, sans se préoccuper outre mesure du petit Charles qui, s'il est parfaitement sage, lui semble trop jeune pour comprendre ce qui se dit.

Et puis un jour, chez lui, le bambin s'installe tranquillement pour lire le journal. Sa mère le regarde avec un air attendri. Le mimétisme chez les enfants a toujours quelque chose de joli. Elle s'approche et s'aperçoit, médusée, que le petit bout d'homme est en train de lire VRAIMENT. L'anecdote constitue l'embryon de la « légende Trenet ». Une autre raconte que le petit garçon chantonnait tout seul dans son coin lorsque son institutrice s'approche de lui, et, ne reconnaissant pas la mélodie, lui demande ce qu'il est en train de fredonner. Charles la regarde droit dans les yeux et d'un air innocent lui dit que c'est une chanson qu'il vient tout juste d'inventer. Cette anecdote n'a rien de réellement extraordinaire pour qui côtoie les enfants : tous inventent des chansons et des mélodies (souvent très sommaires, il est vrai), mais cet épisode viendra en son heure renforcer l'image de génie précoce de Charles Trenet.

À part ces petits événements, au final bien anodins, la vie s'écoule dans une douce tranquillité. L'enfant est élevé au milieu des femmes. Sa mère, ses deux grands-mères et une parente un peu lointaine prénommée Émilie.

Les étés se déroulent au petit port de La Nouvelle, à quelques kilomètres seulement de la bonne ville de Narbonne. Quant aux dimanches narbonnais, ils sont consacrés à la promenade sur les bords du canal qui traverse l'ancien comptoir romain.

C'est le lieu de toutes les élégances, là où se croisent tous les notables de la ville. Une vraie existence provinciale en somme, avec toute la douceur de vivre que cela comporte. Charles est trop petit pour s'ennuyer. Il confiera même bien plus tard :

— Je ne supposais pas que l'on puisse être mieux ailleurs qu'à Narbonne.

Pas grand-chose à se mettre sous la dent. L'événement majeur de ces premières années pourtant si riches sur le plan historique se borne au départ d'Antoine de la maternelle et son entrée à la grande école. Charles n'est pas ravi, mais on peut difficilement parler de drame... D'autant que le petit a des ressources.

Une fois encore, il insiste, trépigne, charme, utilise son regard bleu de chérubin pour ne pas rester seul à la maison. Il accompagnera son grand frère à l'école primaire. Il n'a que cinq ans et montre un pouvoir de persuasion hors du commun pour un enfant de son âge.

Lorsque l'armistice est signé, le 11 novembre 1918, la France est en liesse. La victoire inespérée – la fin surtout d'une guerre qui semblait ne jamais devoir s'arrêter – est accueillie dans le pays comme une délivrance et la promesse d'un renouveau.